



Un cerf extraordinaire

J'avais déjà pris plusieurs cerfs dans la haute Gastine, dans les environs de Parthenay, chez M^{me} la marquise de Montsabré et chez un ami du général de La Rochejaquelein, M. Chevallereau de Cely ; mais je n'avais jamais chassé de cerf dans les environs de Bressuire, en basse Gastine, pour une bonne raison, digne de M. de la Palisse, c'est qu'il n'en existait plus.

En 1851, on apprit dans le pays qu'un cerf dix-cors parcourait les petits boqueteaux appartenant à M. le marquis de La Rochejaquelein ; ceux de la Mare, d'Herisson, de Neuvy, des Mothes, etc., simples taillis de peu d'étendue séparés les uns des autres par des landes incultes ou de vaines pâtures.

Ce cerf voyageur avait été vu près du bourg de Chiché, dans les bois d'Amaillou, dans les forêts de Vernoue et de Chantemerle, près de l'Absie ; enfin, un peu partout. Il était rare que cet animal restât plusieurs jours de suite dans le même endroit ; c'était un cerf voyageur par excellence.

Il avait été souvent lancé par de petits équipages de renard et de lièvre, mais toujours sans succès : des meutes sérieuses l'avaient même attaqué ; sa vigueur extraordinaire semblait défier et le fond des

meilleurs chiens et la persévérance des veneurs. En 1852, nous avons réuni notre meute à celles de MM. de la Débutrie et Anatole d'Autichamp ; le cerf, lancé de près, avait été couramment chassé pendant cinq heures par soixante-dix bâtards anglais, sans que son allure trahît la moindre fatigue ; dans le pays, il passait pour sorcier.

Ce cerf avait, en outre, des mœurs assez singulières : que de fois, nous trouvant réunis dans l'ancienne demeure des Lescure, au château de Clisson, chez notre oncle, le marquis de La Rochejaquelein, n'avons-nous pas entendu dire par les paysans : « Nous venons vous avertir, monsieur le marquis, que ce matin au lever du soleil, en allant voir si nos bêtes étaient encore au champ, nous avons vu le cerf *après nos vaches !* »

Je ne sais pas si les naturalistes ont jamais observé ce fait *curieux* d'un cerf seul dans un pays sans biches et au moment du rut ; en tout cas, il est certain et de notoriété publique en basse Gascogne.

Le marquis ne manquait jamais de dire au paysan : « Si ta vache se trouve pleine, élève soigneusement son produit, je te le payerai cher ».

Inutile d'ajouter que ces unions bizarres et accidentelles sont restées absolument infécondes.

Le 18 novembre de l'an de grâce 1853, nous nous étions donné rendez-vous à Etrie, près de Chanteloup, chez M. Alfred de la Roche-Brochard, MM. de la Blotais, Julien de La Rochejaquelein, de Lescours, de la Roussellière et moi pour attaquer au bois de la Mare, le fameux cerf *sorcier*. Notre désappointement fut grand le lendemain matin de ne pas trouver

au bois de la Mare, où le cerf était rembuché à bout de trait, M. de la Débutrie et sa vaillante meute : que faire avec quinze chiens seulement pour attaquer avec quelque chance de réussite un cerf aussi vigoureux ?

Nous n'hésitâmes pas cependant, et, après nous être recommandés à saint Hubert, nous découplâmes nos quinze bâtards sur la voie saignante ; il était dix heures juste.

Lancé de volée et à vue, à cinquante pas du découpler, le cerf débûche aussitôt vers les étangs des Mothes, traverse la grande route de Bressuire à Niort, non loin de la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié, et se dirige vers les bois de Vernoue.

Pendant huit heures, le noble animal se défend vaillamment, il faisait nuit close depuis plus d'une heure quand le soir, vers six heures, nous le laissâmes pour ainsi dire à l'hallali courant, après l'avoir fait sortir de l'étang du l'onteniou.

La seule ruse du pauvre cerf consistait pendant la chasse à ménager ses forces et à se remettre sans cesse au milieu des animaux qui, comme je l'ai dit plus haut, pâturent en liberté dans les genêts de la Gastine.

Maintes fois nous l'avons vu entrer dans un champ, se mêler au troupeau, le pousser devant lui avec ses bois, lui faire faire ainsi plusieurs fois le tour de la pâture pour effacer ses voies et se coucher ensuite au milieu d'une touffe de genêts.

Pour aider nos chiens, nous étions obligés de les suivre pied à pied, ce qui dans un tel pays, n'était pas une petite besogne ; j'ai dit pourquoi les clôtures de la Gastine étaient si solidement établies ;

aussi avions-nous constamment nos couteaux de chasse à la main pour frayer un passage à nos pauvres chevaux épuisés par une si longue chasse et des efforts aussi répétés.

Le cerf fut relancé à vue plus de vingt fois et mené à fond de train par nos quinze bâtards anglais. Au bout de huit heures de chasse il était visiblement fatigué, mais *non pas pris*.

Nous le fîmes sortir à l'aide d'un mauvais bateau, à six heures du soir, de l'étang du Forteniou où nous craignions de le voir rester sans pouvoir l'atteindre à cause des nombreuses îles flottantes qui couvrent la surface et des ténèbres épaisses d'une nuit obscure. Nous brisâmes à l'endroit où le cerf était sorti de l'eau et nous couchâmes dans le pauvre village de Vernoue où, après avoir pansé nous-mêmes nos chevaux, nous fîmes un mauvais dîner de quelques œufs durs et d'une espèce de brouet qu'on appelle dans tout le bocage « *de la fressure* ».

J'envoyai pendant la nuit un exprès me chercher à quatre lieues de là un excellent chien dont je prévoyais avec raison avoir besoin le lendemain pour faire un travail que la gelée et le brouillard glacé de la nuit rendirent véritablement difficile.

A huit heures du matin, nous frappions à la brisée : j'avais découplé dix de mes chiens, ceux du plus haut nez pour rapprocher et les plus vigoureux pour pouvoir prendre le cerf, dans le cas où, une fois relancé, il ne fit sa fuite vers les bois de la Mare sans retourner du côté de la chaussée de l'étang, où le relais de mes six derniers chiens avait été disposé.

Après un rapprocher admirable qui dura depuis

huit heures jusqu'à onze heures et demie, pendant lequel nous eûmes à débrouiller pied à pied bien des doubles voies sur les *allées* et les *retours* de la veille, tantôt perdant le vol-ce-l'est sur des landes ou sur des chemins pierreux, ou la *voie* sur des prairies mouillées et à demi glacées; obligés parfois de découvrir avec nos mains le long des buissons boisés le pied du cerf que les feuilles tombées pendant la nuit sous le poids du brouillard converti dès le matin en givre avaient entièrement recouvert, nous eûmes un moment de grande joie, quand nous vîmes bondir au milieu d'un champ de genêts épais le pauvre animal que le nez de nos chiens et notre patient travail venaient de dépister dans sa dernière retraite. Ce fut un bon moment pour tous les jeunes veneurs.

Le cerf, mené avec une grande vitesse et toujours à vue par ces dix chiens, fut heureusement *donner du nez* dans le relais volant.

Nous eûmes alors le plus bel hallali courant qui se puisse imaginer. Cet incroyable cerf tint encore pendant une heure quarante minutes : relancé sans cesse le long des palisses et des fossés, absolument comme un lièvre sur ses fins, il tomba raide mort et comme frappé d'apoplexie en entrant à l'eau dans l'étang de la Bouinière, sans que les chiens eussent le temps de le renverser et sans qu'il reçût un seul coup de couteau.

Je le vois encore entrer à l'eau, s'arrêter brusquement, regarder une dernière fois les chiens et les chasseurs, trembler de tout son corps et s'affaïsser tout à coup dans l'eau comme foudroyé et sans faire un mouvement.

Nos fatigues étaient oubliées ; nos chiens et nos chevaux avaient seuls besoin d'un long et légitime repos, après deux journées aussi rudes.

Sur sept chevaux qui fournirent cette chasse extraordinaire, cinq ne s'en relevèrent pas.

Tous ceux qui ont pris part à cet émouvant laisser-courre vivent encore ; ils s'en rappellent comme moi tous les moindres détails.

Novembre 1853.